Affirmations

Épisode 4

Les affirmations d'Agnès Maltais

[Denis-Martin] Briser le fameux plafond de verre, il existe vraiment ce plafond-là, mais ça prend de la force et de la détermination pour y arriver. Mon invitée à fracasser ce plafond en tant que femme, en tant que lesbienne, en politique. J'ai bien dit « fracasser », car son coming out a été spectaculaire, voici les Affirmations d'Agnès Maltais. Bienvenue à Affirmations Agnès Maltais.

[Agnès] Bonjour Denis-Martin.

[Denis-Martin] C'est vraiment le fun de vous recevoir. Donc vous êtes venu au monde le 7 novembre 1956 à Sault-au-Mouton au Québec, parlons de cette jeunesse, comment ça s'est passé ?

[Agnès] J'ai eu la chance d'être née dans une famille heureuse. On était dix enfants vivants, des parents qui n'étaient pas riches, mais qui étaient très très friands de culture, qui étaient amoureux de culture, qui lisait les médias de communication, on était aussi engagé dans le niveau politique, mon père a été maire, quand il est décédé ma mère est devenue maire.

[Denis-Martin] Ah oui.

[Agnès] Donc un milieu engagé amusant près de la forêt et j'allais, les gens ne savent pas, j'allais à la trappe avec mon père, on partait à cinq heures du matin, on revenait à trois heures l'après-midi l'automne parce qu'on n'était pas riche, ma mère disait : « Ça me prend (l'oréa), ça me prend 60 lièvres puis 20 perdrix pour qu'on passe l'hiver. » Donc on allait à la chasse.

[Denis-Martin] Waouh.

[Agnès] Vraiment j'étais donc proche de l'environnement, de la forêt, de la nature.

[Denis-Martin] Donc une famille aimante, une famille cultivée, on faisait de la politique, je ne sais pas si à cette époque-là on ne parlait peut-être pas d'indépendance du Québec, c'est venu plus tard ou on parlait oui ?

[Agnès] On en parlait, mon père était, étonnant, député créditiste avec Réal Caouette à Ottawa pendant deux ans dans la grosse vague créditiste de 1960 à 1962, mais il disait : « Oui, mais quand il y aura un parti indépendantiste, j'en serai. » Et il a été un des organisateurs électoraux de Lucien Lessard qui a été ministre Péquiste.

[Denis-Martin] Donc la politique vous aviez ça dans le sang dans cette famille-là.

[Agnès] Il y en avait dans la famille, mais je ne dirais pas tant la politique que l'engagement.

[Denis-Martin] L'engagement, oui, c'est vrai.

[Agnès] L'engagement puis ce mot-là pour moi a un sens plus profond, la politique d'ailleurs doit être de l'engagement, mais l'engagement ça traverse toute la vie, ce n'est pas seulement une carrière politique ou ça, c'est comment tu interagis, comment tu veux façonner le monde d'aujourd'hui.

[Denis-Martin] En fait l'engagement on va le voir parce que toute votre carrière c'était de l'engagement puis on le voit dans tout ce que vous avez entrepris d'abord vous êtes une femme de culture, des arts, vous avez même joué au théâtre. Comment c'est venu ce goût des arts ?

[Agnès] Bon, d'abord je vous l'ai dit, dans la famille il y avait des disques, il y avait des livres on se cultivait. Mes parents étaient des amoureux de culture, mais quand je suis arrivée à Québec, j'ai rapidement connu une gang de chums qui faisait paraître les parties les plus drôles en ville. Parce que une était chansonnière, l'autre écrivait des chansons puis on montait des partys, on faisait des sketches puis un jour la chansonnière a dit : « J'ai un spectacle qu'on me demande pour le huit mars puis je suis tannée d'être toute seule. »

[Denis-Martin] Le 8 mars qui est la journée internationale des femmes.

[Agnès] Alors c'était le 8 mars 1979 ou 1980, 1980, le 8 mars 1980, on était plusieurs puis on a dit : « OK, on va y aller. » Moi en fait j'avais dit non, mais à un moment donné, ils ont eu besoin de quelqu'un qui traverse la scène puis là j'ai mis le pied tranquillement pas vite puis j'ai fait partie du spectacle. Donc on est devenu la troupe de théâtre Les Folles alliées et on a joué pendant neuf ans. On a fait trois fois le tour du Québec, on a joué à Québec, à Montréal on a été le show (bot) du mois au Spectrum et on était féministe et drôle.

[Denis-Martin] Ben, c'est important d'être drôle, ça fait du bien de rire un peu.

[Agnès] Il n'y en avait pas beaucoup à l'époque qui utilisaient l'humour pour passer des messages, mais vraiment les messages publics, on avait un spectacle qui s'appelait « Enfin Dûchesse » qui était sur les concours de Miss, après ça on a joué « Mademoiselle autobody » qui était sur la pornographie et la violence envers les femmes et puis « C'est parti mon sushi, un show cru » qui était sur la sexualité féminine, carrément, on avait une chanson « Masturbation », on était assez osé paraître-il sur scène, mais toujours pertinente et drôle, c'était nos deux mots.

[Denis-Martin] On en apprend des choses à Affirmations, je ne savais pas ça du tout, je ne pense que c'était connu.

[Agnès] Oui, il y a des gens qui savent que j'étais dans « Les folles alliées », mais--

[Denis-Martin] Il y a pas mal plus de gens qui vont le savoir aujourd'hui puis on est bien content de le savoir. Donc après ça vous êtes allé plus--

[Agnès] J'ai dirigé deux théâtres.

[Denis-Martin] Vous avez dirigé deux théâtres, alors qu'est-ce qui vous a amené à aller de l'autre côté, faire le théâtre puis après ça, la fête nationale ?

[Agnès] Ah oui, pendant j'ai fait la direction artistique de deux fêtes nationales.

[Denis-Martin] Quand même.

[Agnès] Oui, c'était quelque chose d'important pour moi, mais écoutez, quand tu fais du théâtre tu fais 100 000 métiers, tu chauffes les camions en tournée et tu fais la comptabilité. Puis quand on a décidé que c'était assez « Les folles alliées » parce qu'on était une troupe puis c'était très intense, j'ai commencé à faire de la gestion pour des organisations culturelles et moi je ne me trouvais pas assez bonne pour faire du théâtre vraiment, je ne voulais pas aller me-- Je n'ai pas fait d'école, je n'ai pas fait de conservatoire, tout ça, je ne voulais pas aller, recommencer à zéro, c'est ça que je disais, porteuse de hallebarde, ça ne me tente pas. Mais les gens me reconnaissaient un certain talent pour la direction administrative, la direction artistique, alors j'ai rapidement pris la direction du Théâtre Périscope pendant cinq ans et du Théâtre la Bordée que j'ai avec d'autres, Lise Castonguay, Jack Robitaille à Québec, qu'on a sauvé de la faillite et qui aujourd'hui roule encore et très bien.

[Denis-Martin] En fait, oui, c'est des théâtres de la région de Québec, mais qui sont connus, on en entend parler, moi qui viens de Québec aussi, je connais ces théâtres-là. Mais la fête nationale aussi.

[Agnès] Oui, la fête nationale, bon d'abord, je suis une souverainiste affirmée, mais ça--

[Denis-Martin] Vous ne nous apprenez rien ici.

[Agnès] Bah non, c'est vrai que je ne vous apprends rien, mais c'est ça, j'avais connu au fil du temps des amis qui étaient devenus producteurs, on est toute une génération qui a grandi ensemble, c'est ce qui arrive à chaque génération. Alors certains de mes amis étaient devenus producteurs de spectacles, faisaient la fête nationale, me connaissaient bien, connaissaient mon engagement. J'avais été aussi porte-parole des artistes pour la souveraineté pendant les référendums. Donc j'ai embarqué dans des fêtes nationales et c'est une expérience magnifique.

[Denis-Martin] Là, je vais arriver dans la fameuse question qui tue, dans tout ça, à quel moment et comment vous êtes-vous rendu compte que vous étiez attiré par les femmes ?

[Agnès] Ah bien avant ça.

[Denis-Martin] Ah oui ?

[Agnès] Oui, oui.

[Denis-Martin] C'est arrivé quand ?

[Agnès] Si j'essaie de-- Le souvenir le plus précis que j'ai dans la tête, c'est d'être dans l'autobus qui nous reconduisait à la polyvalente. C'est un petit autobus jaune et le midi on allait dîner, la polyvalente était à 20 km. Donc ça faisait des longs trajets en autobus, c'était 20 minutes aller, 20 minutes retour, 20 minutes aller, 20 minutes retour puis là on s'asseyait ensemble avec mes amis. À un moment donné

j'ai regardé une de mes amies puis ça me fait-- Je l'ai désiré, j'ai eu envie d'être près d'elle, très près d'elle puis là, ça a fait : « Qui suis-je ? » Là ça a été le choc parce que je viens un petit milieu, Sault-au-Mouton c'est 1000 personnes, c'est tout petit, tout petit, c'est sur la côte nord entre Tadoussac et Forestville et les modèles que j'avais de gens qui étaient gais, c'était des modèles qui étaient conspués, qui n'étaient pas aimés du tout, du tout, dont on riait. Donc c'est ça les modèles que j'avais, mais moi j'ai senti profondément que j'étais gai, que j'étais une lesbienne et quoi faire avec ça ? Ça a été un peu la panique, mais je l'ai vécu, je me souviens très bien de ce moment-là, ça m'a marqué, alors ensuite j'ai appris à vivre avec moi-même.

[Denis-Martin] Comment on apprend à vivre avec soi-même dans un contexte aussi difficile que celui-là ?

[Agnès] On cherche des repères et rapidement on s'en vient vivre à Québec parce que vous savez être seule dans un village où on sent qu'on-- D'abord tu ne peux pas trouver d'amoureux ou d'amoureuses et tu te caches, je me cachais. Je ne pouvais pas exprimer ces émotions-là, ces sentiments-là, imaginez-vous. Je suis sûr qu'il y a plein de gens qui nous entendent, qui se rappellent de ça, être en amour, mais ne pas pouvoir ou les premiers frémissements d'adolescence puis tu n'oses pas tenir la main de la personne, tu n'oses pas déclarer que tu aimes quelqu'un, c'est terrible à vivre. Tu réfrènes complètement tes sentiments amoureux en plus de ta sexualité.

[Denis-Martin] Vous aviez quel âge à ce moment-là ?

[Agnès] Oh je devais avoir-- Là je vais un peu plus loin, mais je devais avoir 12, 13 ans.

[Denis-Martin] Waouh.

[Agnès] Alors après ça, ben je me suis dit qu'un jour je vais partir d'ici puis je vais aller vivre pleinement qui je suis.

[Denis-Martin] Waouh, OK. Et la vie lesbienne une fois rendue à Québec, est-ce que c'était un petit peu mieux ? Comment c'était ?

[Agnès] Bah il y a eu ma période bi, comme tout le monde j'ai exploré et puis après ça bien--

[Denis-Martin], Mais l'identité sexuelle et l'orientation sexuelle ça fluctue dans la vie aussi.

[Agnès] C'est correct puis c'est normal, il faut vivre ses expériences puis le corps est une magnifique mécanique à jouissance qu'il faut exploiter, quand on est jeune il faut découvrir de partout donc j'ai découvert.

[Denis-Martin] J'adore.

[Agnès], Mais définitivement c'est les femmes que j'aimais et qui m'accrochaient, qui provoquaient chez moi un sentiment amoureux profond, alors j'avais des amis puis tranquillement je suis tombée amoureuse et ça s'est exprimé rapidement, j'ai découvert une communauté.

[Denis-Martin] Oui, alors à l'époque les communautés gays/lesbiennes qu'on disait à l'époque, c'était quand même assez caché, il n'y avait pas de bars, il fallait vraiment les trouver les endroits où se rencontrer.

[Agnès] J'avais choisi d'habiter dans le quartier Saint-Jean-Baptiste à Québec qui est le quartier hétéroclite par excellence où tout le monde se retrouve et où il y a des bars gais connus, qui sont encore connus aujourd'hui. Mais il y avait des bars où tout le monde se ramassait parce que ce sont des bars de quartier et où on pouvait vivre notre homosexualité très librement à l'époque il y avait ce qu'on appelait le Faubourg qui est devenu le Fou Bar où je me tenais moi entre autres avec les filles des Folles Alliées puis c'était connu puis on était avec les gars, les filles, les hétéros,

les homos, on ne se posait pas de questions, on était dans notre quartier puis on vivait bien. La seule chose que je n'osais pas faire c'était tenir la main, admettons se tenir la main dans la rue. On n'était pas encore rendu là à s'embrasser sur la rue, ça a pris un bout de temps avant que les femmes, les lesbiennes, on fasse ça. Qu'on vive ouvertement notre sexualité.

[Denis-Martin] Est-ce que le fait que les femmes sont invisibilisées dans la société, on a juste à regarder, l'histoire est racontée par les hommes, est-ce que ça joue aussi sur l'invisibilité des lesbiennes ?

[Agnès] C'est une bonne question. Je dirais non seulement possible, mais probable, mais il y a aussi qu'il y avait une certaine violence. Moi je me rappelle, c'est plate, c'est à Montréal que ça s'est passé, mais je marchais sur la rue Saint-Denis avec ma blonde puis on se tenait la main puis il y a un gars qui s'est mis à nous courir après avec un bâton.

[Denis-Martin] Bah voyons.

[Agnès] Ah oui, oui, oui, oui. Ou il y avait des jeunes ados qui nous attendaient à la sortie de bars comme le Babyface à l'époque à Montréal-- Et ils agressaient les femmes parce qu'elles étaient lesbiennes donc il y a aussi chez les femmes hétéros ou homos ou n'importe qui, les femmes en général sont très conscientes qu'elles peuvent être une proie. Et je pense que ça a provoqué intérieurement et parfois de façon inconsciente, souvent de façon inconsciente une certaine réserve. Vraiment une certaine réserve.

[Denis-Martin] On ne veut pas avoir un--

[Agnès], Mais c'est ma génération qui parle, je tiens à le dire.

[Denis-Martin] C'est à peu près la même que la mienne puis elle avait les mêmes réactions, je préférais rester discret que d'avoir un coup de poing dans le visage.

[Agnès] Oui, mais si c'est une femme tu as encore plus. Il y a des filles à l'époque, une de mes amies était violée à la sortie d'un bar, des jeunes qu'ils les attendaient. C'est vraiment parce qu'elles étaient lesbiennes. Donc tu apprenais à vivre avec ça puis en même temps on apprenait aussi à se défendre, on était des toughs, à l'époque combien de filles lesbiennes sont devenues monitrices de Wendo qui était l'autodéfense pour femmes de l'époque, j'en connais plein. On a toute suivi ces cours-là et ça a été fort utile.

[Denis-Martin] Ah oui, vous vous en êtes servi ?

[Agnès] Dans l'attitude oui.

[Denis-Martin] Ah, dans l'attitude.

[Agnès] Oui, c'est suffisant.

[Denis-Martin] Oui, souvent c'est des fois, juste de donner l'impression que non, tu ne me fais pas peur, la personne ne sait plus quoi faire hein.

[Agnès] Totalement, oui c'est ça, mais c'était aussi toute une époque féministe parce que le mouvement des lesbiennes a aussi avancé en même temps que le mouvement féministe, c'était imbriqué les deux. Mon Dieu, j'ai dérivé là.

[Denis-Martin] On parlait de défense, on parlait-- Oui.

[Agnès] On avançait ensemble. Donc il y avait toute une posture d'appropriation du monde, de l'univers, de nos rues, on faisait des manifs « La rue, la nuit, les femmes sans peur » à cause des violeurs donc c'était tout un mouvement d'appropriation de nos corps et de l'espace.

[Denis-Martin] L'appropriation de nos corps et de l'espace, je retiens parce que c'était tellement important et ça l'est encore, on va y revenir plus tard dans cet entretien. Donc vous avez dit quelque part que vous n'avez pas tant caché votre orientation sexuelle, alors comment ça réagit par exemple quand vous avez peut-être annoncé à vos parents ? L'avez-vous annoncé en fait je n'ai même pas demandé si vous l'avez annoncé.

[Agnès] Je n'avais pas pu l'annoncer à mon père parce qu'il est mort trop jeune. Alors il était déjà décédé, ma mère le savait, connaissait toute ma gang, bon d'abord dans les Folles Alliés on était quatre lesbiennes sur cinq. Puis elle venait souvent chez nous, elle avait compris, mais à un moment donné, on était en voiture toutes les deux puis je lui ai demandé comment elle se sentait par rapport à ça puis elle m'a dit : « Écoute, tu portes les valeurs. Tu ne fais pas ce que je voudrais peut-être comme vie, mais tu portes les valeurs que je t'ai enseignées et je suis fière de ça. »

[Denis-Martin] Oh, ça doit faire du bien d'entendre ça.

[Agnès] On pleurait toutes les deux dans l'auto.

[Denis-Martin], Mais moi ça me touche, juste de l'entendre ça me touche.

[Agnès] Ouais, ouais, ouais, mais à Québec c'était connu que j'étais lesbienne dans la gang, j'avais aussi fait une émission-- À l'époque, à l'Université de Laval il y avait une émission féministe qui s'appelait « Marie m'a dit. » Et puis ils cherchaient des filles puis ils n'arrivaient pas à trouver des lesbiennes pour venir prendre la parole, alors à un moment donné j'avais été contacté, j'avais dit : « Oui, oui. » J'y étais allée avec une amie () et on l'avait dit simplement, dans le milieu des théâtres c'était

connu que j'étais gay, ce qui fait que quand je suis arrivée dans le milieu politique pour moi dans ma tête c'était connu, je ne me posais pas de questions sur les gens le savent ou pas. Pour moi c'était naturel.

[Denis-Martin] Donc le parti savait puis ce n'était pas important pour eux autres ?

[Agnès] Non, le parti savait-il ? Ne savait-il pas ? Il y a eu beaucoup de surprises, il y a eu des grands yeux écarquillés au caucus quand la ministre de la Culture et des Communications que j'étais à dit que j'étais lesbienne.

[Denis-Martin] Ouais, on va y arriver à ça parce que ça, c'est vraiment intéressant comment ça s'est passé.

[Agnès] À l'époque le Parti québécois vous le savez, c'était aussi le parti d'André Boulerice, d'André Boisclair, de Claude Charron, alors il y avait une grande ouverture par rapport à la communauté LGBT, la question ne s'est même pas posée de qui j'étais profondément, on m'a placé, les seules questions qu'on m'a posées c'est : « Es-tu déjà allé à l'université ? » La réponse était non et des choses comme ça donc ce n'était pas sur l'orientation sexuelle, personne ne se posait de questions là-dessus c'était, tu vis ta vie, ce n'est pas ça qui est le sujet politique.

[Denis-Martin] Puis il faut rappeler que c'est le Parti québécois qui a fait changer les lois au Québec pour que non seulement décriminaliser, mais aussi faire de l'orientation sexuelle, à l'époque on disait ça, un sujet qui était banni, on ne pouvait plus dire aux gens : « On ne te donne pas d'emploi parce que tu es gai. » C'était fini ça.

[Agnès] Oui, la discrimination sur l'orientation sexuelle a été introduite dans la Charte des droits des libertés du Québec.

[Denis-Martin] En 1977, première juridiction en Amérique du Nord, il faut quand même le dire.

[Agnès] L'union civile est venue du Parti québécois aussi, les droits des conjoints de fait, ce qui a touché beaucoup de couples gais. Alors oui, donc de ce côté-là, du côté du parti il n'y avait pas de questionnement, mais il y a quand même eu des regards surpris.

[Denis-Martin] Ben, justement. Alors on va sauter parce que je me rends compte que ce n'était pas vraiment un sujet compliqué avec les amis d'être lesbienne et en politique, mais on va parler justement de la politique. Vous avez fait-- Comment vous êtes-vous retrouvé en politique ?

[Agnès] Je vous ai raconté que mon père a déjà été député créditiste de 60 à 62.

[Denis-Martin] Je ne sais pas pourquoi on rit quand on dit ça.

[Agnès] Parce que c'est très drôle avec Réal Caouette parce qu'il était indépendantiste, mais sur la côte nord c'était un mouvement de la base au départ. Il a été maire après du village, ma mère a été mairesse, elle a été préfète. Donc l'engagement politique, je l'ai dit, faisait partie de ma vie. On discutait des médias, on discutait des journaux, de ce qu'on avait vu, de ce qui se passait en nouvelles ou dans le monde, c'était normal pour nous. Donc j'étais habituée à ça, dans ma famille aussi les gens étaient-- Mes grandes sœurs, mes grands frères, moi je suis l'avant-dernière, ils s'engageaient, admettons, dans la ZEC ou dans plein d'endroits, bon--

[Denis-Martin] La ZEC c'est la zone ?

[Agnès] La zone d'exploitation contrôlée, les gens des régions connaissent bien la ZEC. C'est comme les parcs collectifs du Québec, c'est les anciens clubs privés

grâce au gouvernement de René Lévesque, ils sont devenus des espaces publics gérés par le territoire. Mais donc il y avait de l'engagement puis je m'étais engagée aussi, évidemment je suis souverainiste, je m'étais engagée dans les campagnes référendaires de 80. J'étais dans les (arties) de la souveraineté. La campagne référendaire de 95, j'étais très impliquée, j'étais une des porte-paroles pour la souveraineté, dans ma circonscription j'étais une des leaders pour la campagne. Alors quand est arrivée la campagne électorale de 98, ben j'étais prête. Mais en 94, premier mouvement quand Jacques Parisot se présentait pour le Parti québécois, il y avait dans la circonscription où je vivais, Taschereau, trois candidats et c'était trois hommes du même modèle. Plus de 60 ans, prof d'université, grosse carrière puis là on a dit, on était plusieurs dans un bar dont beaucoup de filles, tiens par hasard et on a dit : « Mais elle est où notre génération ? Elle est où ? » Donc en 94 je m'étais présentée à l'investiture, on avait décidé en gang, il y avait des conseillères municipales de la ville de Québec, on avait dit : « Bon, qui est-ce qui est disponible pour y aller dans gang ? » Donc on a pris une bière, on a placoté là-dessus puis j'ai dit : « Bon, moi je vais y aller. » C'était fort probable que je perde, il y avait un signal, il y a une génération puis il y a des femmes qui sont prêtes à prendre la relève, alors à l'élection d'après, le député s'est retiré, il m'a appelé puis il a dit : « Agnès, vas-y, c'est ta chance. » J'avais levé le drapeau en disant que je suis prête à y aller, à venir défendre le Québec, défendre la souveraineté et voilà.

[Denis-Martin] Vous avez élu en 1998.

[Agnès] Ouais, j'ai fait une investiture on était quatre je pense au premier tour, j'étais très ancrée dans ma circonscription déjà parce que j'étais connue à l'époque, j'étais très connue dans le centre-ville de Québec.

[Denis-Martin] En tant que femme faire de la politique, là c'est un gars qui pose la question, vous me reprendrez, en tant que femme faire de la politique, c'était un monde d'homme à cette époque-là, je pense que ça l'est encore pas mal de nos jours, comment est-ce qu'on vit ça ? Je me rappelle Jeanne Sauvé qui disait, qui était ministre fédérale que pour accomplir, pour faire ce qu'elle avait à faire elle devait se comporter comme un homme, est-ce qu' Agnès Maltais a dû faire ça ?

[Agnès] Non, mais elle a dû s'adapter à un monde d'hommes. Je dirais que ce n'est pas la même chose. Ce n'est pas pour rien, c'est drôle parce que tout à l'heure j'étais avec beaucoup de collègues de tous les partis dont Louise Harel et on jasait, on disait que ce n'est quand même pas étonnant que ce soit souvent des femmes qui fassent des mouvements transpartisans. C'est que les femmes on a tendance-- L'objectif est important, l'objectif est important. On est là pour servir, on veut être utile en politique, on veut servir à quelque chose. Donc si l'autre de l'autre côté a un objectif qui nous semble noble, on y va, on traverse. Donc moi je pense que je suis de cette famille là, des gens qui sont là pour essayer de faire avancer leur société. Mais il y a une manière de travailler qui est habituelle à l'Assemblée nationale qui est très masculine et la politique ce n'est pas un sport doux nécessairement, ça peut être un sport très difficile, mais là je dirais, je vais caricaturer. Je vais dire que mon côté masculin m'a aidé à traverser, c'est-à-dire que moi un combat ça ne me dérange pas puis j'étais une artiste, j'étais habituée à prendre la parole, j'ai été porte-parole de plein de choses donc moi un échange d'un débat d'idées, il n'y a aucun problème, je suis capable d'exprimer mon opinion puis de la tenir et de la changer si nécessaire parce que l'autre me convainc donc je suis habituée aux débats d'idées, aux échanges, à prendre la parole, à écrire des discours, en fait à les créer donc pour moi ça allait. Mais savez-vous ce qui était plus difficile ? C'est que je suis arrivée en 98 alors que la gang qui était là avait été élue en 94 pour la plupart à l'Assemblée nationale, ils se connaissaient tous sauf les nouveaux/nouvelles venues comme moi. Donc c'est de s'insérer dans la dynamique d'un parti, d'un conseil des ministres parce que j'ai été immédiatement nommé ministre dans le gouvernement de Lucien Bouchard et dans une assemblée nationale où je voyais les échanges se faire, les gens traverser d'un bord à l'autre, se placoter comme s'ils étaient copains comme cochons, comme on dit. Alors c'est l'apprentissage, ça prend au moins un an avant de comprendre vraiment comment ça fonctionne cet univers-là, c'est ça qui a été plus difficile.

[Denis-Martin] Parce que des fois il y a des échanges très durs dans des débats, mais après que ça soit terminé, les gens vont prendre une bière ensemble puis ils sont encore et toujours amis, pour la plupart des cas si je comprends bien ?

[Agnès] Prendre une bière en chambre, oui de temps en temps, mais les échanges trop durs ça, ça ne passe pas, ça ne marche pas. Mais les échanges sur les idées très très dures, très difficiles, oui les gens vont se parler après, oui. C'est important.

Si vous travaillez dans un bureau, mais vous avez deux opinions différentes, mais que vous savez que vous allez passer deux ans, trois ans, quatre ans ensemble, vous ne vous arrachez pas les cheveux sur la tête, vous essayez de trouver un terrain d'entente, vous essayez de comprendre que l'autre a un job à faire.

[Denis-Martin] D'être d'accord pour être en désaccord aussi c'est souvent la façon de faire.

[Agnès] Ouais, puis tu as un rôle, c'est-à-dire que toutes les voix doivent être entendues à l'Assemblée nationale, il doit y avoir plus de femmes, plus de diversité, moi j'étais contente d'être la première femme gaie à l'Assemblée nationale parce que je pouvais porter cette image-là. Donc ça, c'est important qu'il y ait une grande diversité et que toutes les voix s'expriment donc moi je me sentais, j'étais heureuse d'être là, très heureuse.

[Denis-Martin] Puis d'autres parlementaires gais, je ne vous demande pas de les sortir du placard, mais vous étiez quand même quelques-uns, quelques-unes ?

[Agnès] Oui, il y en avait quelques-uns, André Boulerice c'était connu à l'époque, André Boisclair, je le savais, mais il ne le disait pas puis il y en avait d'autres effectivement que je savais, mais qui ne l'exprimaient pas nécessairement puis c'était leur droit, même moi je n'ai pas fait mon coming out dès mon premier mandat.

[Denis-Martin] Non, non, ça, on va y revenir de toute façon dans la deuxième partie de l'émission. Moi j'aimerais quand même continuer là-dessus donc vous aviez à vivre dans un monde d'hommes en tant que femme, en tant que femme lesbienne c'est quand même deux, comme on dit de nos jours, deux intersectionnalités, c'était comment avec peut-être Lucien Bouchard, comment il vivait ça lui ?

[Agnès] Ah, je ne sais même pas si monsieur Bouchard savait que j'étais gai à l'époque. Je vous dis, ça ne faisait pas partie de la conversation, il me demandait

d'être compétente et d'être convaincu et d'être capable de vivre le mandat qu'il m'avait donné, la responsabilité qu'il m'avait donnée. On n'en a jamais parlé, le seul avec qui peut-être j'en ai parlé c'est Bernard Landry quand il sollicitait la-- Après le départ de monsieur Bouchard il voulait être chef du parti, je l'ai rencontré puis il dit : « Ben il faudrait qu'on se connaisse un peu. » Il dit : « Il paraît que ça fait très longtemps que tu es avec ta conjointe ? » Il a abordé ça comme ça, je me souviens bien de la conversation, j'ai dit : « Oui, ça fait plus de 20 ans. » Puis il m'a dit : « Ah, tu es un des plus vieux couples que je connaisse. »

[Denis-Martin] Oh c'est donc génial d'entendre ça.

[Agnès] C'est ça, c'est simplement ça la conversation, c'était sur deux personnes qui débattent, qui essaient de se connaître puis qui se disent : « Toi, ta femme » « Moi, ma femme... » Et c'était aussi simple que ça.

[Denis-Martin] Agnès Maltais, parlons de ce fameux coming out public, comment ça s'est passé ?

[Agnès] Tout simplement j'avais déjà fait un mandat 1998 à 2003 où j'avais été ministre dans les gouvernements Bouchard et Landry et j'avais été réélue en 2003. Je ne cherchais pas à faire un coming out, mais mes amis ou les gens qui me demandaient : « Quand est-ce que tu vas LE dire ? » Parce que c'était LE dire, quelque chose de majeur, je disais : « Attendez donc que je me sois faite réélire une fois, que les gens apprécient la femme politique, la personnalité, que j'ai vraiment accrochée solide dans ma circonscription avant que je fasse mon coming out. » Je demandais seulement ça. Et ça a marché. C'est-à-dire que les gens après mon coming out, mais j'y reviendrai, reconnaissaient la femme politique. Donc je suis invitée par le groupe gay de l'université Laval à faire une petite allocution devant eux parce que c'était, je ne sais plus, leur 10e ou 20e anniversaire, il y avait un anniversaire. Alors je connaissais les gens qui étaient dans le groupe gay de l'université de Laval, je suis quand même membre de la communauté gaie depuis longtemps et c'était des jeunes puis je trouvais ça intéressant qu'il y ait un groupe gay officiellement à l'université de Laval, j'arrive à l'université et les portes, les fenêtres sont placardées de slogans homophobes. Complètement.

[Denis-Martin] Ça, c'est choquant.

[Agnès] Ah ils étaient désespérés les jeunes, ils étaient n'en revenaient pas puis ils m'accueillaient dans cette atmosphère-là, j'a dit : « Pas de problème. » Alors je me suis assise en avant puis je ne me souviens plus comment ça a commencé, mais ça ressemblait à genre : « Je suis une femme, je suis lesbienne. » Et à l'époque on disait gay, je suis de cette génération-là : « Je suis gai puis je trouve inacceptable ce qui s'est passé. » Et puis là, j'ai raconté mon histoire. Normalement, je pensais qu'il n'y avait pas de journaliste dans la salle. Donc ce n'était pas un coming out voulu dans les médias et tout ça. Ça, c'est que les gens ne savaient pas, je pense que je ne l'ai jamais dit, je ne m'attendais pas du tout, mais je sais que quand je prends la parole, il est fort possible qu'il y ait des journalistes dans la salle ou que ça se rapporte, je savais que ça allait être rapporté. Mais ce que je ne savais pas, c'est que le lendemain matin, première page du Journal de Québec : « Agnès Maltais avoue être lesbienne. »

[Denis-Martin] « Avoue » ah quel terme.

[Agnès] C'est intéressant ce que tu viens de dire. Tu sais que j'ai appelé ma mère, j'ai dit : « Maman, Journal de Québec aujourd'hui, je t'avertis première page. » Puis sa seule réaction ça a été : « Avoue ? Mais tu n'as pas commis de meurtre, tu n'as pas fait de crime. » La vraie réaction d'une mère, ça, ça m'a rassuré tout de suite. Mais après ça, ça a été la folie médiatique, tout le monde voulait avoir une entrevue parce que j'étais la première.

[Denis-Martin] C'est intéressant parce que contrairement à ce qu'on aurait pu croire ça n'était donc pas planifié, c'est arrivé comme ça parce qu'Agnès Maltais, elle était fâchée, elle n'aimait pas ce qui s'était passé puis elle a dit : « Je prends la parole puis je vais dire ce que je pense. »

[Agnès] Oui, puis je savais que quand même j'avais été ministre pendant quatre ans, j'étais une artiste avant Les Folles Alliées, j'étais connue, j'étais Présidente du

caucus du Parti québécois, je prenais la parole souvent donc je disais : « Bon, bah là, un instant, moi vous m'insultez, vous me crachez dessus puis vous crachez sur des personnalités québécoises, une gang en plus, vous ne vous rendez pas compte de ce que vous êtes en train de faire, sur qui vous crachez. » Je disais que moi j'en suis un exemple, j'en suis un modèle puis c'était ça un peu mon geste, mon affirmation. Quand je suis entré dans le corridor de l'Assemblée nationale, les gens avaient le Journal de Québec dans les mains, la première réaction que j'ai, c'était magnifique, c'est Louise Harel qui était dans les corridors, elle sort de son bureau à la course parce qu'elle me voit passer, elle me prend dans ses bras puis elle dit : « Je suis tellement fière d'être du Parti québécois, d'être du parti de la première. » Parce que là, je me demandais quelle serait la réaction parce que ça aurait pu être difficile, il aurait pu y avoir plein plein plein plein de questions sur le parti, tout ça puis là, ça a été la doyenne quasiment qui me rassurait, m'endossait, j'ai trouvé ça extraordinaire. Puis ensuite à l'Assemblée nationale après la période de questions, je restais parce que j'avais à faire, on se parle entre nous et là je vois devant moi quelques députés du Parti libéral, pas tous, mais trois, quatre qui se mettent à faire *mime chuchotement* puis là, ça rigole puis ça rit un petit peu dans leur coin, je n'entends pas, mais je suis très convaincu que c'est de moi qu'ils parlent. Et là je le nomme, Jacques Dupuis qui était, je pense, à l'époque ministre de la Justice, ministre libérale, traverse, vient me voir, s'assit à côté de moi puis il me dit : « Agnès, c'est très courageux ce que tu viens de faire, inquiète-toi pas, les petits gars de l'autre bord je vais m'en occuper. »

[Denis-Martin] Ah mon Dieu, ça, ça fait du bien à entendre.

[Agnès] Ça veut dire que là il y a eu comme une protection qui s'est mis en branle autour pour dire que ce qui vient de se passer est important puis il ne faut pas que ça ne dérive. Puis je suis encore émue quand je pense à ces deux personnes-là qui ce jour-là m'ont vraiment appuyé franchement.

[Denis-Martin] Oui, je ressens cette émotion-là juste en vous écoutant. Mais il faut quand même reculer, on est en 2003, 2004, ça fait 20 ans puis même il y a 20 ans c'est encore compliqué.

[Agnès] Oui, j'ai reçu après, les courriels existaient, mais pas encore les réseaux sociaux, peut-être fort heureusement.

[Denis-Martin] Ah fort heureusement.

[Agnès] Mais les courriels existaient et j'ai reçu, je dirais une quantité énorme de gens qui trouvait ça horrible, j'avais des : « Pas Madame Maltais ! » Qui rentraient au téléphone dans mon bureau de circonscription : « Je vois la belle madame Maltais ! » C'était gentil, je le prenais bien. Et je les ai gardés longtemps, j'ai plus de 40 à 50 courriels de personnes qui exprimaient à quel point elles étaient heureuses parce qu'elles, dans leur métier, écoutez bien là, parce que eux autres dans leur métier, ils ne pouvaient pas le dire. Une prof d'université, des profs du primaire, beaucoup des profs, des gens d'affaires. Puis ils se nommaient puis ils me disaient : « Je ne peux pas le dire, je n'ai jamais osé le dire, je n'en ai jamais parlé à ma famille, à mes parents. » J'ai eu tout à coup devant moi de la détresse qui est arrivée, ça m'a donné la mesure de l'importance de mon geste.

[Denis-Martin] Les gens vivaient ça encore en 2003 malgré le fait que la loi avait été changée, il y avait encore tout ce courant d'intolérance où on ne se sentait pas à l'aise de parler.

[Agnès] On ne sentait pas à l'aise de parler et c'était beaucoup des femmes évidemment encore plus parce que comme j'étais une femme, j'avais déclenché une réaction en chaîne chez des femmes. Mais le grand malaise m'est apparu dans ma boîte de courriel, grand malaise. Alors j'espère que j'ai fait évoluer un peu la société ou qu'autour d'elles, ces femmes-là ont pu prendre la place qu'elles rêvaient de prendre, mais ça a été un moment particulier.

[Denis-Martin] Comment s'est passé la suite ? Là, je me pose la question, les médias ont quand même fait beaucoup d'éclats, il y avait plein d'articles dans ma recherche sur ce fameux coming out. Comment c'était ? Comment vous avez vécu l'espèce de, comment je pourrais dire, l'effervescence médiatique ? Surtout qu'à

Québec il y a quand même une certaine radio qui n'est pas toujours agréable à écouter.

[Agnès] Ouais, ils ont été corrects avec moi les radios, je pense entre autres à celle qui deviendra ensuite mairesse de la ville de Québec, madame Boucher, elle n'est pas souverainiste madame Boucher puis elle n'était pas souverainiste puis elle était très dure envers nous puis moi dans des combats électoraux, ce n'était pas facile quand j'allais à son micro, c'était vraiment dur. Mais elle avait tout de suite dit, un interlocuteur à la radio, un auditeur qui l'appelait, elle avait dit : « Écoutez, Madame Maltais elle nous dit tout sur les médias que ça se passe bien, qu'elle est bien accueillie et tout. » Mais elle dit : « C'est parce qu'elle ne veut pas le dire, c'est elle qui a dit ça, c'est parce qu'elle ne veut pas que l'impact soit négatif, elle fait tout pour que l'impact soit positif, mais ça lui demande beaucoup, je suis sûr que ça lui demande beaucoup de courage. » Elle avait tout à fait raison.

[Denis-Martin] C'était difficile ?

[Agnès] C'était difficile, mais écoutez, dans une circonscription populaire, ça doit être l'équivalent de-- Je disais souvent que j'avais à la fois Sainte-Marie Saint-Jacques et Hochelaga-Maisonneuve, mais là fais un comté avec ça puis à peu près tout est là-dedans puis j'ai le patrimoine historique de Québec donc j'ai les plus éduqués, les moins éduqués, les plus hauts salaires, les plus bas salaires et les gens m'accueillaient bien, mais le regard a changé pendant un bout de temps. Ma conjointe était-- Admettons que je suis allé à Expo Québec qui est une grande fête, je suis habituée à y aller, ma conjointe faisait exprès, elle traînait derrière moi un peu deux, trois pas plus loin puis elle entendait les commentaires puis c'était plus la surprise. Les gens étaient surpris. Il y avait une grande surprise comme si tout à coup je n'étais plus la femme que j'étais, en tout cas il y avait comme un portrait, moi je disais que le portrait était plus complet. Je disais que j'avais effacé le flou, que j'étais plus clair par rapport à mes citoyens, mais ils étaient sous le choc et ils étaient surpris, mais après un bout de temps je suis redevenue la bonne vieille députée Agnès Maltais et j'ai traversé après ça, cinq autres élections sans aucun problème, les gens le savaient, me connaissaient, me demandaient où était ma conjointe, pourquoi elle ne m'accompagnait pas, c'était très très très facile et particulièrement dans les milieux populaires.

[Denis-Martin] Je vais vous demander de parler de votre conjointe parce que je pense que c'est quelqu'un qui reste discret, qui ne veut pas s'identifier, comment elle a vécu ça à cette époque là ? Comment c'était pour elle ?

[Agnès] D'abord la discussion sur la vie politique on l'avait déjà eu.

[Denis-Martin] Ça faisait longtemps que vous étiez ensemble hein ?

[Agnès] Oui ça faisait longtemps, mais là, ça fait 40 ans.

[Denis-Martin] 40 ans.

[Agnès] Ça fait 40 ans qu'on est ensemble.

[Denis-Martin] Et je peux vous demander, vous êtes mariées ?

[Agnès] Non, on n'est pas marié, mon bureau de comté a déjà voulu faire un comité pour le oui. On vient de comprendre l'époque de 1995 vient de ressortir. Un référendum c'était comme ça, c'était le comité pour le oui. Mais ma conjointe ne voulait pas se marier puis je pense que là on est d'accord là-dessus. On n'a pas besoin de ce type d'union là, puis--

[Denis-Martin] Elle ne vous accompagne pas dans les événements autant--

[Agnès] Ma compagne quand ça lui tente, mais elle ne m'accompagne pas comme ma conjointe. On va au théâtre ensemble, on allait au théâtre ensemble, on allait au cinéma ensemble, on allait voir des activités ensemble, mais quand ça lui tentait,

c'est-à-dire qu'on ne faisait pas du fait qu'elle soit ma conjointe, une obligation d'accompagnement.

[Denis-Martin] Ouais, bah ce n'est pas toujours intéressant d'être la conjointe de.

[Agnès] Non, ce n'est pas le fun, je vais vous le dire ce n'est pas le fun. Puis elle-même elle a son milieu, elle a sa carrière, elle est dans le monde du théâtre, elle a été dedans longtemps, elle à la retraite maintenant, mais dans le monde du théâtre et du cinéma donc elle avait ses affaires de son bord, moi des fois je ne l'accompagnais pas toujours à ses affaires aussi, on essayait d'avoir quand on était ensemble de bons moments ensemble, mais à part ça on essayait de ne pas trop mélanger toutes nos vies.

[Denis-Martin] C'est un peu-- Je pense à d'autres personnalités politiques, je pense même à, ce n'est pas le même parti, mais je pense à Éric Duhaime et son conjoint ne l'accompagne pas partout, il ne veut pas être dans la lumière publique puis c'est un choix.

[Agnès] Ouais, c'est un choix, contrairement à par exemple Sylvain Gaudreault qui est au Lac-Saint-Jean, lui je savais, je connais son chum puis ils y allaient ensemble, des activités pour être plus souvent ensemble. Mais moi j'habite à Québec donc je quittais moins souvent la maison pour aller faire des-- Je n'avais pas à aller au Parlement, j'y allais à pied en deux minutes, je ne partais pas pendant trois, quatre, cinq jours donc ce n'est pas la même situation.

[Denis-Martin] Si c'était à refaire est-ce que vous feriez votre coming out à nouveau de façon publique comme ça ?

[Agnès] Oui, oui, totalement, tout à fait. Je le ferais peut-être plutôt, de ce côté-là les barrières sont tombées, je pense. Je pense juste à la façon dont la population québécoise a accueilli Manon Massé qui elle, dès le départ, a dit ouvertement qu'elle était lesbienne. Mais je ne l'ai pas caché, je ne l'ai juste pas annoncé, mais

dans ma tête c'était déjà fait depuis 20 ans. Par contre ce que je suis contente c'est de l'avoir fait, pas par opportunisme, pas par calcul politique, je l'ai fait parce que j'étais fâchée parce qu'on attaquait le groupe gay de l'Université de Laval et des jeunes qui avaient le courage dans une université de dire : « On va fonder un groupe gay puis on va être ouvert puis on va rencontrer les autres jeunes puis on va leur parler. » Je l'ai fait pour ça. Donc pour moi ça va. Mais aussi il ne faut pas trop reculer en arrière et essayer de refaire des époques.

[Denis-Martin] Non, ce qui est fait, on ne peut pas changer le passé, mais on peut juste modifier le futur puis encore, puis encore. Vous avez quitté la politique en 2018, pourquoi ?

[Agnès] Ah ça faisait 20 ans, j'ai fait 19 ans et 11 mois, je pense que c'est assez puis avant je vous l'ai dit, j'ai fait pendant neuf ans Les Folles Alliées, après ça, deux directions de théâtre ce qui veut dire que le soir, les fins de semaine, j'étais au théâtre, j'accueillais, très engagé, engagement. Très engagés autant dans ma vie artistique que dans ma vie politique donc ça fait 40 ans de vie publique. Les gens en voient 20, moi j'en vois 40. J'ai été présidente du Conseil de la culture pendant sept ans Québec (chudre à Palach) aussi, ça en fait des couches d'engagement, alors j'avais tout à coup besoin de récupérer ma vie.

[Denis-Martin] C'est quand même malgré tout ça votre union avec votre conjointe a duré tout ce temps-là.

[Agnès] Elle dure encore.

[Denis-Martin] Elle dure encore. Vous n'étiez pas présente est-ce que c'est ça la recette ou c'est quoi ?

[Agnès] Non, non, non, j'étais présente, je suis député à Québec, j'étais député à Québec à l'Assemblée nationale, mais je rentrais chez moi presque tous les soirs.

[Denis-Martin] Mais tard ?

[Agnès] Tard, ouais, mais c'est correct, c'était correct puis bon, il y avait des affaires les fins de semaine ou quand j'étais ministre je courais plus un peu partout, mais ma conjointe pouvait partir tourner trois mois à Québec, à Montréal.

[Denis-Martin] Ah oui, c'est vrai.

[Agnès] Donc on s'est donné beaucoup de liberté, beaucoup de liberté, c'est sûr que ça a permis au couple de durer énormément. Puis c'est ça, ça fait presque, ça va faire 40 ans qu'on est ensemble au printemps prochain. On dit que ce n'est pas un exploit, que ce n'est pas un honneur, mais on en est contente.

[Denis-Martin] Il y a de quoi être fière parce que les couples qui durent longtemps tant chez les personnes hétéros que chez les personnes homosexuelles, c'est assez rare, on dit qu'il y a un mariage sur deux qui se termine chez les hétérosexuels, qui arrête au bout d'un an, un an et demi, alors quand même 40 ans.

[Agnès] C'est ça, c'est arrivé parce qu'on a fait attention parce qu'on a pris soin de nous-mêmes puis c'est sûr que la vie politique des fois elle pesait lourd sur notre vie privée donc tranquillement le besoin de me retirer se faisait de plus en plus pressant.

[Denis-Martin] Mais vous avez quand même continué à être engagée puis je vais en parler parce que vous m'en avez parlé déjà, vous êtes impliqué dans des causes LGBT dont la crise de Fierté Montréal, ce n'était pas rien, ça n'allait pas bien si vous vous rappelez quand il y a eu tout cette histoire d'annulation du défilé et on est venu vous demander votre soutien.

[Agnès] Oui, après, mais je suis très contente de ça, ça me fait chaud au cœur, j'ai pris ça comme un honneur de me faire demander d'aider la communauté. Fierté

Montréal devait se rebâtir, rebâtir un conseil d'administration, rebâtir la structure, leur modèle de gouvernance.

[Denis-Martin] Avec le rapport de Philippe Schnobb il y avait beaucoup de choses à faire.

[Agnès] Ouais, alors j'ai reçu un appel et puis j'ai dit : « D'accord, je viendrai. » Alors ça a duré sûrement six mois où je venais régulièrement à Montréal faire des rencontres puis essayer de trouver un modèle de conseil d'administration et des personnalités qui pourraient rebâtir Fierté Montréal, mais c'est parce que c'est la fierté de Montréal, mais c'est un événement important pour toute la communauté du Québec.

[Denis-Martin] Et du monde c'est la plus grosse Fierté francophone du monde entier.

[Agnès] Donc il faut donner un coup de main quand quelqu'un t'appelle, il faut que tu serves puis moi ben j'ai beau avoir pris ma retraite, je sais que j'ai acquis un certain nombre de compétences, une certaine notoriété, alors je veux que ça serve, je veux servir.

[Denis-Martin] Là, je vais parler à la femme qui a pris sa retraite, qui a le temps, j'imagine qui a le temps de voir ce qui se passe dans notre monde, comment voyez-vous nos communautés de nos jours avec cette haine sur les réseaux sociaux, cette haine qui s'est décomplexée de par Donald Trump, de par Pierre Poilievre, de par ces politiciens, même par des radios aussi qui le font, comment vous voyez ça ? Est-ce que vous pensez qu'on régresse ? C'est quoi qui se passe pour vous ?

[Agnès] Bien sûr quand on regarde l'univers actuel il y a des pays où ça régresse, le danger c'est que les chambres de résonance sont beaucoup plus nombreuses et beaucoup plus fortes. Un individu seul de chez lui peut parler à des milliers de personnes ce qui n'était pas possible avant.

[Denis-Martin] Oui, avec les réseaux sociaux maintenant.

[Agnès] Oui, les réseaux sociaux, alors les chambres de résonance sont fortes, mais est-ce que la haine a augmenté ou si on l'entend tout à coup ? Moi j'ai l'impression que c'est la chambre de résonance qui est forte. Mais il y a des choses qui ne doivent pas bouger et c'est que si on veut des droits, il faut les rentrer dans des lois et au Québec on a inscrit notre liberté, on a inscrit notre fierté dans des lois. Nos droits sont dans des lois, alors avant de faire bouger ça, ça va être quelque chose parce qu'on le tient. Puis je pense qu'on est encore une société progressiste, avant-gardiste, je regarde à travers le monde, moi je vais vous dire je suis contente de vivre au Québec, je voyage beaucoup et je suis heureuse de vivre au Québec. Je suis très, très heureuse de ça. Mais c'est pour ça que dans ce qui se passe il faut continuer à ne pas rester sur des acquis. Il faut continuer à faire avancer nos droits puis ça, ça passe par les lois, ça passe par l'Assemblée nationale, ça passe par des débats parlementaires, ça passe par le fait de parler à la population, il faut qu'on évolue puis qu'on fasse évoluer la société à une certaine vitesse, il ne faut pas qu'on se lâche, il ne faut pas qu'on décroche. C'est très important ça.

[Denis-Martin] J'entendais dans le temps que j'habitais à l'extérieur du Québec pour les droits des francophones, on disait que ben si vous n'utilisez pas votre droit il va devenir (des) puis il va disparaître. C'est un peu près la même chose pour nos droits ici.

[Agnès] Oui, mais ils sont dans des lois. C'est ça la chose importante. C'est pour ça qu'il faut être très attentif au monde politique, très attentif à qui on élit, à ce qu'on fait avec notre droit de vote parce que c'est là que ça se passe. Puis c'est encore là, regardez aux États-Unis comment on a les yeux fixés sur eux parce qu'en ce moment on sent qu'ils sont en train de-- Parce qu'il y a quelqu'un qui veut briser les règles du jeu démocratique.

[Denis-Martin] Qui veut carrément faire tomber la démocratie, on va le dire, on va le nommer c'est Donald Trump.

[Agnès] Ouais, alors c'est pour ça qu'il faut être très attentif au monde politique, il y a des gens qui disent : « Ah, la politique ça ne m'intéresse pas. » Oh, mais elle, elle s'intéresse à toi. C'est extrêmement important, alors moi je suis très attentive à ça, aux dérives, je m'implique encore beaucoup et je pense qu'il faut que les gens continuent à prendre la parole et comme je le dis souvent il y a des gens qui-- Il y a des extrêmes de tous les côtés, mais il faut continuer à faire évoluer notre société puis pour ça il faut l'attirer un peu avec nous, il ne faut pas la laisser décrocher.

[Denis-Martin] Je me permets de vous amenez que l'année dernière, on a vu au Québec des manifestations antitrans, il y en a encore eu même cet automne, des manifestations contre les personnes trans, contre les drag-queens qui font des lectures dans des bibliothèques pendant les écoles, il y a même beaucoup de violence verbale sur les réseaux sociaux, mais on a même vu une recrudescence de la violence envers les personnes de nos communautés, ça vous inquiète ça ?

[Agnès] Oui, c'est sûr, toute montée de violence m'inquiète, mais comme je vous dis, je le sais que la chambre de résonance est plus forte donc les gens se retrouvent, ça s'organise plus facilement une petite manif. Mais je sais aussi que les mécanismes de défense sont encore là, je sais que les médias sont encore de notre côté, je pense qu'ils savent que la population n'accepte en général, pas tout le monde, mais n'accepte pas ça et on ne veut pas d'une société violente. Donc ces gens-là sont encore dans le mauvais côté pour l'ensemble de la population et on n'accepte pas la violence, mais la liberté d'expression existe. Et là c'est tellement difficile, il faut mesurer, il faut mesurer.

[Denis-Martin] Parce que moi parfois je dis aux gens que la liberté d'expression ce n'est pas une liberté d'oppression, ça ne veut pas dire que tu peux te permettre avec ta liberté d'expression d'aller harceler quelqu'un et c'est ce qui arrive beaucoup sur les réseaux sociaux, moi le premier j'en reçois, j'en ai reçu 300 récemment des commentaires comme ça et c'est ça qui devient-- Est-ce que vous en recevez en fait peut-être moins ?

[Agnès] Non, moi d'abord je n'aime pas les réseaux sociaux. Depuis que j'ai quitté la vie politique, j'ai lâché Twitter, X, Facebook je ne l'utilise presque pas, Instagram tout ça je n'y tiens pas. J'ai trop été sur la place publique et j'en ai reçu des commentaires, j'en ai reçu de la haine--

[Denis-Martin] Comment est-ce qu'on gère ça ?

[Agnès] D'abord je conseille à n'importe qui qui fait de la politique d'avoir un attaché politique ou un bénévole qui gère ses réseaux sociaux, qui élimine la scrape parce que ça fait mal. Ce n'est pas pour rien qu'il y a du monde qui quitte la vie politique, ça fait mal, à la longue ça fait mal, il faut protéger ses conjoints, ses conjointes, c'est très important. Mais non, il faut gérer ça tranquillement puis c'est ça, je me suis débarrassé de tout ce côté-là dans ma vie. C'est très négatif. Je n'y trouve pas beaucoup de positif.

[Denis-Martin] Bah je suis content que vous ayez accepté de nous parler à Affirmations parce que ce n'est pas toujours facile quand des gens prennent la retraite, ils disent : « J'en ai assez, je ne donne plus d'entrevue. » Je suis content de dire ça. Je voudrais juste terminer avec quelques questions, le coming out c'est encore pertinent de le faire de nos jours et pourquoi ?

[Agnès] Oui, c'est encore pertinent, oui. Parce qu'on a besoin de modèles, on a besoin de modèles, l'autre chose c'est que tranquillement ça ne sera plus des coming outs, ça va être que les gens s'affirment, tout simplement. C'est juste on dirait que les gens sont étonnés de savoir qu'un tel est gay, qu'un tel est lesbien, une telle lesbienne, un tel est bi. Écoutez donc, la diversité sexuelle existe, il est temps d'en prendre acte puis que tranquillement j'espère que ça va-- C'est encore important, il n'y en a pas assez, j'espère que ça va disparaître.

[Denis-Martin] Et qu'est-ce que vous faites maintenant de vos journées à part d'avoir aidé Fierté Montréal et quelques organismes ?

[Agnès] Je suis présidente de la Fondation SABSA, la clinique d'infirmières qui s'occupe des plus vulnérables en basse ville, c'est mon cocktail de financement jeudi soir, ça va bien, on a atteint notre objectif. Je travaille avec eux autres, je suis membre du CA du cercle des ex-parlementaires où on réfléchit, une fois sorti du Parlement et de la boîte on réfléchit ensemble de façon non partisane, tout le monde, tous les partis ensemble à l'avenir de la démocratie. Par exemple on a tenu un colloque sur l'intelligence artificielle et la démocratie récemment. Donc je suis là-dedans, je reste engagée, mais je fais beaucoup de sport, je joue au golf, je fais du ski de fond, je fais du ski alpin, je m'amuse, je jardine puis je marche.

[Denis-Martin] La retraite, vous êtes plus occupé que jamais.

[Agnès] Ah bah oui, je suis assez occupée, mais c'est le bonheur.

[Denis-Martin] Rapidement si je vous donnais-- Vous avez un souhait à réaliser, bon à part la souveraineté du Québec, ça c'est clair que vous voulez ça, mais qu'est-ce que vous aimeriez pour nos communautés ?

[Agnès] Oh mon Dieu.... Pour nos communautés. Vous m'embêtez avec la question, elle arrive trop tard parce que c'est tellement des questions importantes, que qu'est-ce que je souhaite pour nos communautés ? Je souhaite aux individus de trouver la paix en eux-mêmes. C'est ça qui va faire grandir la communauté.

[Denis-Martin] Waouh ! Agnès Maltais, quelle rencontre intéressante qu'on a eue avec vous ici à Canal M, merci beaucoup d'avoir été aussi généreuse avec nous.

[Agnès] Ah c'est un plaisir d'être là.

[Denis-Martin] Merci beaucoup. Affirmations c'est une mise en ondes, à la régie donc de Maurice Bolduc, on remercie Gerlie Ormelet aux réseaux sociaux et aux communications. Je m'appelle Denis-Martin Chabot, j'anime et je réalise

Affirmations, une production de Canal M, la voix de l'inclusion, la radio de Vues et Voix.